

Sensibilité méditerranéenne

Il y a de cela des années, en Turquie, à l'époque de la montée du mouvement révolutionnaire, nous chantions à l'unisson :

*Ce pays qui ressemble à la tête d'une jument
Venue au galop de l'Asie lointaine
Pour se tremper dans la Méditerranée
Ce pays est le nôtre*

Ces vers de Nazim Hikmet évoquent de façon précise le plateau anatolien bordé de ses trois mers, la géographie de notre pays, et je dirai même sa photographie prise d'un satellite. D'ailleurs, bien que nous soyons méditerranéens, en Occident n'appelle-t-on pas l'Anatolie « Petite Asie » ? Nazim n'évoque-t-il pas là une présence commune que les Romains appelaient : *Mare Nostrum* ? À laquelle je ne crois d'ailleurs pas beaucoup. Peut-être s'agit-il, pour moi, d'une certaine *Mare Nostrum* : celle de l'inoubliable poème de Can Yucel qui parlait de « *notre Deniz* », *Deniz Gezmis* et non de la Méditerranée ; sinon nous n'aurions pas ressenti tant d'émotion et tant de

douleur. Nous n'aurions pas évoqué le souvenir de ce militant révolutionnaire qui s'identifiait à l'image de la mer. Pourrions-nous dire que *Deniz Gezmis* est nôtre, et que la Méditerranée est nôtre, aussi?

Il faut le répéter. Même si nous avons construit un empire du Danube à l'Euphrate – pendant des siècles nous avons régné sur trois continents –, et même si nous nous considérons depuis presque deux siècles comme une partie inséparable de l'Europe, nous sommes en réalité un peuple de nomades. Oui, nous sommes venus au galop des steppes d'Asie, nous avons traversé une partie de l'Anatolie pour atteindre enfin la Méditerranée. Notre premier marin Caka Bey sortit son épée lorsqu'il vit venir les vagues comme une armée en rang serré. Cemal Sureya, dans son poème *Moyen Orient* disait que nos marchands de glaces se comportaient comme des officiers de marine et qu'il était curieux de constater que l'emblème de nos lignes maritimes nationales était une pioche. Et il avait raison. Oui, depuis que Mehmet le Conquérant a fait rouler ses bateaux sur la terre, nous sommes les enfants d'une nation « terrestre ». Mais qu'importe ! Depuis sept cents ans, nous avons considéré l'Anatolie comme notre patrie, avec sa steppe, ses terres de l'intérieur et aussi ses montagnes, la chaîne du Taurus et les sommets du Kaçkar. Heureusement que nous avons un écrivain qui a écrit sous le pseudonyme du « Pêcheur d'Halicarnasse », le seul qui a compris ce qu'était la conscience méditerranéenne ; de cet espace, il a fait sa géographie affective.

Si notre pays est entouré de trois mers, Istanbul, avec son Bosphore, est construite à l'endroit de leur croisement. Une ville ancienne, très belle, unique. Ouverte sur la *Mare Nostrum* depuis la fondation de l'Empire romain d'Orient. Unique configuration de l'Histoire, au croisement, à la rencontre de l'Ouest et de l'Est. Parfois avec

de la violence, des conflits : beaucoup de sang a coulé au nom de la religion et de la civilisation. C'est pour cela, sans doute, que j'ai écrit ces lignes dans mon roman *La Première femme* :

« J'ai fait lentement ta connaissance. Comme on découvre à tâtons le corps étranger d'une femme. Pourtant tu as toujours existé. Depuis que des Mégariens abordèrent tes rives et, obéissant à l'oracle de Delphes, s'installèrent sur la presqu'île « en face des aveugles », et même bien plutôt, à partir de l'époque où, pour échapper aux fauves, des hommes préhistoriques construisirent des cabanes de roseaux là où les Eaux douces d'Europe se jettent dans la Corne d'Or, tu as toujours existé. (...) À la jonction de trois mers. Tu eus pour nom Lygos, Byzance, tu t'appelas la porte de la Félicité, la maison du Califat, la Sublime-Porte. Et Istanbul. Ce qui veut dire la ville. Oui, la ville. »

Et me reviennent ces vers de Constantin Cavafy, le grand poète grec d'Alexandrie, symbole de la sensibilité méditerranéenne :

*Tu ne trouveras pas d'autres pays
ni d'autres mers.
La ville te suivra
... Où que tu ailles tu retrouveras cette ville*

Depuis combien d'années?... Depuis combien de temps que je porte Istanbul en moi? Où que j'aie, quel que soit le port où je jette l'ancre, la mer que je traverse, cette ville m'accompagne. Sans me lâcher, comme un poignard rouillé qui ouvre et fait saigner en moi les vieilles blessures cicatrisées. Depuis combien d'années, à Paris, à Berlin, dans ces « pays ennemis » que sont les chambres d'hôtel, selon l'expression de Nazim Hikmet qui a connu la douleur de l'exil, Istanbul me poursuit-elle? Si,

dans mes livres, Istanbul est progressivement devenue un thème redondant c'est parce qu'elle ne me lâche plus, comme dans le poème de Cavafy.

La sensibilité méditerranéenne, c'est quelque chose comme cela, comme une blessure qui saigne, une nostalgie sans fin. Peut-être, une chemise de feu comme l'amour. Vous mourez d'envie de la mettre mais elle vous brûle la peau, vous anéantit. Je veux dire qu'avec votre ville, dans votre inconscient, il s'agit d'un lien établi avec le ventre maternel, d'une relation névrotique. Une sorte de fidélité, dirai-je, un cordon ombilical.

Il y a quelques années, le journal *Le Monde* avait demandé à certains écrivains de définir leur géographie affective. Voilà ce que j'avais répondu :

« Quand je suis en avion, seul au milieu des nuages, le soleil me vrille souvent les yeux ; ce vieux soleil, gardien de la civilisation méditerranéenne. Je pense alors qu'il doit exister une relation charnelle entre la géographie et mon corps. Souvent, à dix mille mètres plus bas, je vois la Méditerranée. L'eau bleue au bord de laquelle j'ai longtemps vécu avant de m'installer à Paris me rassure. Je sais qu'elle est tendre, familière, écumante comme la bouche d'un cheval. La peur que me procure l'avion disparaît. Car pour moi, la Méditerranée c'est le ventre de la mère. Pour avoir toujours vécu dans sa proximité, je n'éprouve jamais cette terreur – ce formidable ébranlement lors de l'expulsion du ventre maternel et de la brusque venue au monde – qui m'assaille en survolant l'Océan. »

Le nom de ce sentiment, de cette peur, de ce lien, de cet amour ? Méditerranée. Orhan Veli avait écrit : « *Vers Gemlik/Tu verras la Mer/Ne sois pas étonné.* » J'avoue l'avoir été. En allant de Bursa à Istanbul, quand vous tournez en direction de Gemlik, la mer surgit soudain devant vous. Est-il possible de ne pas être étonné ? Alors que vous ne

l'attendiez pas si bleue, si infinie ! Votre horizon s'ouvre même si dans votre fort intérieur le monde se ferme. Pour comprendre cet état d'étonnement, cette émotion, cette joie indéfinissable devant la mer, plusieurs années ont dû passer. Et un jour je me suis trouvé à Alanya.

Cette ville – sans parler de la sablonnière qui s'étend des deux côtés de la presqu'île, sur la péninsule de Cilvarda, avec ses mouvements de nuages blancs qui défilent, couleur de la fleur de gainier à l'aube – me rappelait la nostalgie du large. Peut-être fut-elle au fil des siècles le lit des pirates et un port où s'amaraient les navires de commerce. Peut-être qu'au bout de l'horizon – je le devinais –, une autre mer, plus profonde que celle-ci, un vrai « océan » commençait...

En regardant du haut des rochers vers le bas de la falaise, on voyait la Méditerranée comme si on pouvait la toucher des deux mains. Je pensais à l'époque où, sous les Romains, les prisonniers s'obstinaient en vain à jouer aux « trois pierres ». Depuis les rochers, à environ deux cent-cinquante mètres de hauteur, ils tentaient leur chance à ce jeu ; mais, malheureusement, aucune pierre n'arrivait jamais à la surface de la mer. Sans avoir gagné leur liberté, au pied de la falaise, les prisonniers embrassaient la mort, pas la mer.

Moi aussi j'avais tenté ma chance. La pierre que j'avais lancée de toutes mes forces était partie vers la mer ; mais arrêtée dans son élan, elle avait disparu au milieu des rochers. Pourtant, moi, je n'étais pas prisonnier, ma fin ne serait pas celle d'une pierre frappée aux écueils de l'Histoire, ni ne ressemblerait à la mort de ces milliers de prisonniers jetés du haut de la falaise. J'étais juste prisonnier de cette vue, de cette mer bleue qui s'étendait à mes pieds jusqu'à l'horizon. La Méditerranée, je la voulais ainsi, très proche, mais je me sentais comme une pierre jetée au loin et qui ne l'atteindrait jamais.

Depuis des années, même si je vis à Paris, la plus belle ville d'Europe, la plus capricieuse, la plus séduisante, allez disons-le, la plus perfide des cités, je me sens toujours méditerranéen.

À Alanya, la mer était d'un bleu incroyable. Je ne dirais pas turquoise, pas vraiment; par endroit, elle était d'un bleu outremer ou bleu ciel si on la prenait dans son ensemble, mais ce n'était pas encore cela. Homère dans *L'Odyssée*, dit que ce vaste champ jamais moissonné a la couleur du vin. À Alanya, ce fut juste à l'aube qu'elle prit cette couleur, et je fus témoin qu'elle était devenue presque rouge – un rouge bordeaux. C'était le printemps, nous sortions à peine de l'hiver qui donnait à Keykubad, souverain seldjoukide, l'envie de prendre cette place forte.

À Alanya, la mer a le ton des faïences qui ornaient jadis les murs du palais dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Elle évoque la magie de ces aigles bicéphales entourés de figures d'animaux et de plantes que j'ai vus sur les faïences du palais de Kubad Abad, des animaux fabuleux, des perroquets perchés sur des branches et des poissons jouant dans l'eau. Elle prend la couleur et fait revivre l'éclat des faïences seldjoukides brisées et détruites par le temps qui sont restées enfouies dans le sol pendant des siècles. C'est ce qui la rend si mystérieuse, si attirante et si lointaine. Ineffable, comme le suggèrent ces vers de Melih Cevdet Anday :

*On peut comprendre le bleu
On peut comprendre la mer
Mais qui comprendra la mer bleue*

À mon sens, le secret de la sensibilité méditerranéenne se dévoile à travers ces vers, c'est-à-dire dans l'effort de cette compréhension.

Nedim Gürsel
(Traduit du turc par Nejla Özkan et l'auteur)